

TRIBUNE DE GAUCHE

# changer



Kim Beazley

## DIEU ET LA POLI- TIQUE

L'arme secrète  
d'un ministre

Un portrait de Kim Beazley,  
ancien ministre australien  
de l'Education

Les réponses  
d'un député  
français

Participez  
à notre campagne  
de promotion 1984

et répondez à  
nos trois questions  
indiscrètes !

Pages 15 et 16

# changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle  
publiée par le Réarmement moral  
*Commission paritaire de la presse : N° 62060*

**Responsable de la publication :**

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

**Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux, S.A., Lucerne (Suisse).

**Imprimerie :** Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68 bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

**ABONNEMENTS ANNUELS** (12 numéros)

France : FF 80 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 575 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF. 90 ou Fr.s.

27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF. 100

ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens :

FF. 40 ; Fr.s. 15. - ; FB 280.

**Verser le montant de l'abonnement :**

**France :** à « Changer » (68 boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

**Suisse :** à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

**Belgique :** au Réarmement moral, 123 rue Th. de Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

**Canada :** par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387 chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat de 5 000 francs CFA (abonnement avion) ou 4 500 francs (par voie maritime) à « Changer » (68 boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T, La Source, France.

**Que veut le Réarmement moral ?**

*La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.*

## Une marche... à suivre

La « marche pour l'égalité et contre le racisme », qui a débuté le 15 octobre à Marseille pour se terminer à Paris, le 3 décembre, est-elle déjà tombée dans l'oubli ?

L'idée initiale, exemplaire, a jailli dans l'esprit d'un jeune Maghrébin des Minguettes, alors qu'il était encore hospitalisé après avoir reçu une balle tirée par un policier.

Personne ne prétendra que ce garçon est un ange. Sa blessure n'est sans doute pas l'effet d'une circonstance accidentelle. Elle est le signe des tensions quasi permanentes de cette banlieue-ghetto lyonnaise, des courants divers qui la traversent, peut-être des manipulations dues à des agents extérieurs. Elle reflète la vie de ce quartier mal conçu pour une vie normale et dont la réhabilitation nécessitera des années de soins attentifs.

Toujours est-il que le jeune blessé, sur son lit d'hôpital, se met à rêver : « Ne pourrait-on organiser une grande manifestation du genre des marches de Martin Luther King ou de celles qu'on voit dans le film sur Gandhi ? »

L'idée frappe l'imagination mais ne triomphe pas sans peine. Certains préféreraient une descente dans les rues de Lyon, pour tout casser. La non-violence l'emporte pourtant. Ce seul fait mérite d'être dit.

Mais que devaient penser cette poignée de marcheurs qui ont pris la route dans l'indifférence générale ? Pouvaient-ils imaginer alors qu'ils seraient accueillis dans la capitale par quelques dizaines de milliers de Français de tous bords ? Et que certains d'entre eux, en blue jean et blousons fatigués, seraient reçus par

François Mitterrand ? Que le gouvernement profiterait de cet événement pour annoncer la carte unique de séjour pour les immigrés, réponse à une de leurs plus anciennes revendications ?

Les marcheurs immigrés ont paru éberlués de découvrir, au fil de leurs kilomètres, que tous les Français ne sont pas racistes et que même des policiers leur marquaient leur sympathie.

Les héros d'un jour ont regagné leurs banlieues. Nous qui les avons applaudis, sans d'ailleurs que cela nous en coûte, si ce n'est nos préjugés, avons retrouvé nos aises et notre confort. Il faudra bien que ces élans d'amitié, ces coups de cœur spontanés, deviennent des réflexes permanents aux heures de trouble et de conflits.

## France insolite

Jésus au Palais des Sports, François d'Assise à l'Opéra. Le public des comités d'entreprise de la banlieue et le Tout-Paris se pressent au spectacle de Robert Hossein et aux représentations de l'œuvre monumentale d'Olivier Messiaen.

Que se passe-t-il donc dans notre république laïque, dans cette capitale où l'on avait érigé la déesse Raison sur l'autel de Notre-Dame ? Et il a fallu attendre 1983 pour qu'un président de la République franchisse le seuil de l'évêché !

Revanche après des décennies, voire des siècles de divisions religieuses ? Juste retour des choses ? Ou simple - et normale - décrispation ? De qui les organisateurs et les auteurs de ces

spectacles sont-ils les alliés ? Dans quel camp se situent-ils ?

Il ne s'agit pas de camp. Mais du fait que les gens ont faim et soif de valeurs qui comptent, de modèles qui représentent vraiment quelque chose. Finie l'époque où les idoles s'appelaient Mao Tse Toung ou Che Guevara.

On aime la force simple d'un message authentique : la pauvreté, l'amour, l'obéissance. Et l'on espère que, les temps durs et incertains aidant, ce message va percer nos carapaces de mesquinerie et de matérialisme.

Qui oserait affirmer que la simultanéité de ces deux événements parisiens est due au hasard ?

Méridien

## Une pièce de Jean-Jacques Odier primée à Genève

Le prix 1983 de la Société genevoise des écrivains a été décerné à Jean-Jacques Odier pour sa pièce *Une rose pour Jaurès*. L'équipe de *Changer* se réjouit de cet événement qui consacre un travail assidu fourni depuis plusieurs années par son rédacteur responsable, en plus de ses multiples autres activités au sein du Réarmement moral. Si le jury a arrêté son choix sur la pièce de Jean-Jacques Odier, parmi soixante présentées, c'est qu'il y a vu « un développement dramatique excellent, des dialogues et un style soutenus, et l'actualité d'une pensée politique susceptible de transposition selon les temps ».

Relatant la remise du prix dans son supplément littéraire, le *Journal de Genève* se félicitait de l'existence d'auteurs dramatiques ayant « des idées neuves, originales, adaptables ». Et, à propos de l'œuvre récompensée, le journal ajoutait : « Il y a dans ces scènes une grande intensité, riche, profonde, réaliste, qui se dégage d'une écriture vraiment forte ».

Les membres de la rédaction de *Changer* espèrent, comme sans doute leurs lecteurs, que cette pièce pourra bientôt être montée et vue par un vaste public sur une scène suisse ou française.

Charles Piguet

## À TRAVERS CHAMPS

### Essayez... !

Nous avons déjà dit un mot (1) de cette Marie, aide-ménagère à domicile auprès des vieilles gens, qui a su vite gagner le cœur de celui qu'elle appelle maintenant « mon grand-père », cet ancien forgeron qui vivait seul dans son taudis menaçant ruine, comme un ours dans sa tanière.

Marie lui a raconté comment elle et son mari, avec leur fille, viennent de fêter les soixante-dix ans de sa maman en invitant toute la famille autour d'une longue table, vivement fabriquée pour l'occasion par son époux. Aussitôt le bonhomme réplique qu'il aimerait bien, lui aussi, inviter à déjeuner ses trois fils et ses belles-filles... Seulement voilà ! Il y a cet impossible Jacques... « On ne se parle plus depuis treize ans. »

« Essayez quand même ! » lui souffle Marie.

Alors le vieux se décide à confier son grand projet à ses chères belles-filles... On verra bien !

Et voilà les deux femmes si touchées qu'elles vont transmettre l'invitation à Jacques... Si bien que, le jour venu, toute la famille se retrouvera au complet dans la vieille baraque en fête.

Maintenant, qui saura jouer le rôle discret de Marie auprès des vieillards qui mènent les grands empires du monde, qui se rencontrent parfois, mais qui n'ont pas encore essayé de réunir autour d'une table de fête les impossibles fils du même Créateur ?

Philippe Schweisguth

(1) *Changer*, février 1983 - « J'oublie tout... »

# « Le comportement et l'étiquette »

Entretien  
avec Jean-Marie Daillet  
député de la Manche (C.D.S.)



**Changer :** Quelle est, en vous, l'attente du croyant que vous êtes vis-à-vis de l'homme politique que vous êtes aussi ?

**J.-M. Daillet :** Jamais l'on ne m'a posé, jamais je ne me suis posé cette question aussi clairement !

C'est probablement parce que mon engagement en politique a été pour moi d'emblée, implicitement, une forme d'engagement chrétien militant. Avec le risque, toujours présent lorsqu'on prétend s'inspirer de l'Évangile, de justifier le comportement par l'étiquette. Votre question m'oblige à réfléchir.

Le minimum que le chrétien puisse attendre de lui-même, s'il est député, c'est le refus de certaines méthodes en politique : le cynisme, le mensonge, l'arrogance, l'arrivisme, la violence, le mépris, la suffisance, l'irresponsabilité, l'électorisme. Plus positivement, le chrétien peut attendre du député qu'il s'inspire du christianisme et s'efforce d'appliquer les Béatitudes à la vie de tous les jours dans l'exercice des responsabilités, mais aussi – et c'est plus difficile – à terme. Au jour le jour, on peut être un honnête homme, mais, dans l'élaboration d'un projet, on peut décoller de la conscience morale et spirituelle. Par exemple, se contenter de participer à la discussion du budget de l'État sans voir les conséquences prévisibles à échéance, négliger les travaux législatifs obscurs mais porteurs d'innovation, se désintéresser de la politique internationale, ne pas se donner la peine de rechercher les solutions d'avenir, etc.

Sur le terrain, votre croyance se manifeste-t-elle au coup par coup, devant chaque décision à prendre, ou par un projet politique particulier qui

vous est dicté par votre conviction et auquel vous voulez vous attacher durant votre carrière politique ?

Le comportement chrétien se manifeste plutôt sous le deuxième aspect que sous celui de l'éducation reçue et du goût de la vie spirituelle. J'ai choisi d'appartenir au courant démocrate-chrétien. Je m'efforce de contribuer à ce que ce courant permette de promouvoir, dans le domaine dont je m'occupe – les relations internationales – les valeurs de partage et de fraternité.

Dans le courant démocrate-chrétien, j'ai trouvé l'héritage des « grands anciens » : la notion de communauté à tous les niveaux, de *personnalisme communautaire*. A la notion d'individu, nous préférons celle de personne humaine. Et il n'y a pas de personne sans communauté – comme il n'y a pas de communauté sans respect de la personne. « L'homme, tout l'homme, tous les hommes », selon la formule de Jacques Maritain.

D'où la nécessité d'aller au-delà du groupe ; d'où nos préoccupations pour l'Europe, pour les accords de Lomé (une « communauté sans rivages ») ; d'où aussi l'attachement aux Droits de l'Homme, non seulement pour les protéger, mais aussi pour les promouvoir, et notre attachement à la liberté de penser et de s'exprimer.

**Dans votre vie publique, vous arrive-t-il de faire une référence directe à votre foi ?**

Pas souvent. Il ne faut pas prétendre accaparer « la vérité ». Il y a une vérité divine dont chacun peut extraire une parcelle, mais nul ne peut se flatter d'en être le détenteur privilégié, surtout dans un domaine comme celui de la politique, qui est celui de l'action, et donc du relatif.

Ce genre d'invocation, d'incantation, de prétention peut prêter à confusion et nuire à la réflexion d'autrui. Mais il n'est pas indifférent de revendiquer sa foi, sa soumission à la volonté de Dieu, qui est toujours le plus fort, comme disait Jeanne d'Arc. Pas d'étalage, mais pas de camouflage non plus. D'ailleurs, il faut parfois témoigner au péril de sa réputation, de sa liberté ou de sa vie...

**Votre foi peut-elle être un facteur d'unité par-delà les barrières partisans dans le monde politique ?**

Evidemment. Il devrait être, et il est parfois, agréable de trouver des chrétiens sous d'autres étiquettes.

**Peut-on vous interroger sur la pratique spirituelle par laquelle vous trouvez l'inspiration et la clarté sur le plan divin dont vous vous voulez l'instrument ?**

Je ne peux pas me passer de la messe, de la communion au corps du Christ. La prière est plus difficile. Il faut, au moins, faire en sorte que l'acte soit aussi prière. En tous cas, la prière est pour moi l'action de grâce, plus souvent que la requête. La contemplation aussi, dans une grande diversité d'incitatifs : la musique, un ciel d'été ou une goutte d'eau... Toute énergie spirituelle peut être puisée dans l'infiniment petit, dans l'infiniment pauvre, comme dans l'infiniment grand et l'indiciblement beau.

**Vous sentez-vous seul ?**

Non, pas du tout. L'Esprit, c'est comme un bain d'eau courante, une brise qui murmure : un « environnement » où l'on se meut et que l'on respire pour se régénérer. Une source.

Propos recueillis  
par Philippe Lasserre

# DIEU ET LA POLITIQUE

*Vaste sujet que celui abordé aujourd'hui dans nos colonnes !  
Nous le faisons par une interview de Jean-Marie Daillet, député de la Manche,  
vice-président du C.D.S. (voir ci-contre) et par un article  
que Michael Brown a consacré à la carrière politique de Kim Beazley,  
qui s'est retiré récemment de la vie politique australienne après 32 ans  
au parlement et deux ans comme ministre de l'Education.*

## Vingt-huit ans d'opposition, deux ans au gouvernement, un même combat

*Portrait de Kim Beazley, ancien ministre australien de l'Education*

Chaque séance du parlement australien commence par une prière, le « speaker » (président) demandant « humblement l'inspiration de Dieu » pour les décisions politiques qui vont être prises. « Pourtant, dans les minutes qui précèdent, nous avons déjà arrêté nos positions en réunion de groupe », reconnaît Kim Beazley, qui a siégé à ce parlement durant trente-deux ans.

Lorsque Beazley a été élu député à l'âge de 28 ans, Dieu, reconnaît-il, « n'était pour moi guère plus qu'un monarque constitutionnel chargé d'agir sur mon conseil ». Ambitieux, le jeune Beazley était un homme à suivre. « Il ira loin », devait dire de lui le premier ministre d'alors, Ben Chifley. D'aucuns le voyaient déjà ministre des Affaires étrangères, voire premier ministre, dans un prochain gouvernement travailliste.

### De la dynamite

En 1953, un tournant important se produit. La vie personnelle de Beazley comme sa carrière politique en sont bouleversées. « J'ai décidé à ce moment-là, raconte-t-il, de me mettre chaque jour en face du même défi : appliquer à ma vie les volontés divines ; braquer le projecteur de l'honnêteté absolue sur mes mobiles ; essayer de voir le monde à la lumière de la pureté absolue ; faire de l'amour absolu le radar me permettant de percevoir le brouillard des affaires internationales ».

Propos inattendus dans la bouche d'un homme politique ! Dans le pays, les effets se font sentir rapidement. « Il n'y a pas à être grand clerc, écrit un commentateur, pour s'amuser de la confusion qui risque de se produire du moment où un seul de nos hommes politiques se convertit à



l'honnêteté absolue. Cette sincérité et cette honnêteté de M. Beazley, c'est de la dynamite ! »

Tout le monde n'est pas aussi ravi. Pour un autre éditorialiste de l'époque, « le jeune Kim Beazley risque la destruction pure et simple. Les jeunes loups avides de pouvoir vont craindre que son idéalisme et sa soif de vérité ne coûtent au parti travailliste une défaite aux prochaines élections.

C'est pour cela qu'ils disent à qui veut les entendre que Beazley a perdu la tête. C'est pour cela que court à son sujet le mot d'ordre : il faut l'abattre ».

Ils n'y sont pas arrivés. Beazley est devenu par la suite numéro 2 du parti, puis ministre de l'Education nationale dans deux gouvernements successifs. Au moment de sa retraite, le *Melbourne Herald* le décrit comme l'homme qui, « sans aucun doute, a été un des meilleurs parlementaires que l'Australie ait connu ». En outre, et cela compte bien davantage, le « système », cet ensemble nébuleux de structures, de lois et d'attitudes qui fait la vie politique d'un pays, a été ébranlé et modifié par les efforts soutenus et la conviction inébranlable de Beazley, et ce dans deux domaines particuliers : l'éducation et le sort de la minorité ethnique la plus humiliée, et parfois la plus persécutée de l'Australie : la population aborigène.

« Avec sa puissance intellectuelle et sa très grande clarté d'esprit, écrit de Beazley le correspondant du quotidien national *The Australian*, il est incontestablement un des meilleurs orateurs du parti travailliste, et probablement de tout le parlement. » Mais Beazley lui-même se méfie de l'intelligence en politique. Il sait par expérience que « le pouvoir est dangereux dès le moment où, dans l'exercice de l'autorité, l'intelligence tue la conscience, mais sûr lorsque c'est la conscience qui gouverne l'intelligence ».

Au terme d'un long combat intérieur, il parvient à la conviction suivante : « Il existe une intelligence politique, celle de Dieu, qui transcende les perceptions et les intérêts humains ».

Ce changement dans la vie de Beazley se produit au moment du couronnement de la reine Elizabeth, à Londres, alors qu'il fait partie de la délégation parlementaire australienne. Intrigué par les idées du



Le parlement australien, à Canberra, où M. Beazley a siégé durant un tiers de siècle.

Réarmement moral, il se rend à Caux, le centre de conférences situé en Suisse, pour y passer une semaine avant de rentrer en Australie. Deux semaines, trois semaines s'écoulent, et il est toujours là... « Ce que je voyais à Caux, précise-t-il aujourd'hui, était d'une tout autre portée pour la paix et l'équilibre du monde que ce que nous faisons à l'époque dans le monde politique australien ».

## « Le vrai réalisme »

Il s'agit d'un processus fondé sur le changement personnel. Comme le dit Beazley lui-même, le Réarmement moral représente le vrai réalisme, puisqu'il suggère une expérience toute simple — à la portée de quiconque — qui consiste à chercher les directives divines en soumettant les idées que l'on peut avoir à l'épreuve des critères, pris en termes absolus, d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour, puis à mettre en pratique les idées qui ont passé ce test.

Ce « vrai réalisme », Beazley en a fait lui-même l'expérience durant son séjour en Suisse : un ami lui avait suggéré de se présenter devant Dieu « sans chercher à prouver, à justifier ni à obtenir quoi que ce soit ». Il trouverait alors la vraie liberté d'esprit.

« C'était proprement subversif de faire une telle suggestion à un homme politique : chaque élection était pour moi le moyen de prouver que j'avais raison, de justifier toutes nos actions passées et d'obtenir le pouvoir politique pour moi-même. Je ne pouvais pas faire moins. »

L'esquive est cependant impossible. Il découvre rapidement qu'il n'est pas question « d'adhérer à bon compte à de beaux principes, mais d'engager des actes de réparation, de faire des excuses coûteuses

pour l'orgueil, de prendre des décisions définitives ».

La première démarche sera d'écrire une lettre à sa femme. Betty Beazley avait été une athlète de renom. Elle avait détenu durant dix ans le record australien du 800 mètres. « Certaines des choses qu'il me disait dans sa lettre, se rappelle-t-elle, je les connaissais déjà. D'autres, je les avais devinées, d'autres encore m'étaient toutes nouvelles. Mais quel soulagement, quel sentiment de confiance à la lecture de cette lettre ! »

Ce fut comme si disparaissait de leur vie de famille un épais brouillard de mensonge. Ce même brouillard, il fallait s'y attaquer dans le monde politique. « Cela me fit penser à mon père, rappelle Beazley. C'était un buveur, et je n'avais jamais su l'aider. Or je découvrais que je traitais avec le même mépris et la même arrogance, sans leur donner mon cœur, ceux qui avaient ce problème dans les rangs du parti ».

Vient ensuite cette pensée pour l'homme politique : « Tu as pris l'habitude de manquer d'exactitude dans tes déclarations politiques. Tu t'es toujours félicité de l'objectivité de tes discours électoraux, où tu critiquais les erreurs du gouvernement, mais tu n'as jamais admis ses qualités. C'est là une des formes les plus sournoises de mensonge politique ».

Ce séjour en Suisse est en fait une remise en question de tous ses mobiles : ambition politique, volonté propre, orgueil. Sa formation universitaire, est-il obligé de constater, l'avait éloigné de la classe ouvrière, bien que son père ait été syndicaliste et qu'il eût connu une enfance de pauvreté : il se souvient d'avoir dû se rendre pieds nus à l'école ! Depuis qu'il est député travailliste d'une circonscription ouvrière (le port de Fremantle, près de Perth), il va souvent voir les dockers pour son action politique, mais jamais il n'essaie de se lier d'amitié avec eux ni de les inviter chez lui.

## Réhabiliter le peuple aborigène

Au-delà de l'examen de conscience, Beazley commence à entrevoir ce qui pourrait être exigé de lui à l'avenir. Précise, dérangeante, une pensée s'impose à lui : « Si tu te mets à vivre selon le critère de pureté, tu seras amené à agir pour la réhabilitation de la race aborigène d'Australie. La pureté absolue est l'antidote de l'égoïsme qui tue la sollicitude intelligente de l'autre. »

Sur le plan pratique, cela se traduit en ces termes : « Si l'on n'accorde pas aux aborigènes la propriété de la terre, ils négocieront avec nous en position de faiblesse. Si la dignité de la propriété leur est accordée, ils négocieront en position de force ».

A cette époque (en 1953), les aborigènes ne disposaient d'aucun droit civique. Leurs conditions de vie étaient inhumaines, leur soumission totale. Ils ne possédaient pas un seul arpent de terre et la quasi totalité des Australiens blancs étaient complètement indifférents à leur sort.

Quelques mois après son retour de Caux, Beazley fait inscrire la question des terres pour les aborigènes au programme politique du parti travailliste. Vingt ans plus tard, parvenu au pouvoir, celui-ci met en place une législation sur le droit des aborigènes à la terre. Aujourd'hui, bien que leurs aspirations soient loin d'être toutes satisfaites, les aborigènes sont propriétaires à part entière de quelque 300 000 kilomètres carrés répartis dans deux des Etats du pays et des négociations sont en cours pour l'attribution d'autres portions de territoire.

Les Beazley commencent alors à accueillir des aborigènes dans leur foyer. Au cours d'innombrables repas, ceux-ci leur font entrevoir les richesses de leur culture. Des bancs de l'opposition, où son parti reste confiné durant deux décennies, Beazley ne cesse de s'interroger sur la façon de restaurer la dignité des aborigènes et de leur accorder la plénitude de leurs droits. Membre d'une commission d'enquête sur les droits électoraux, il fait en 1961 une vaste tournée des territoires où les aborigènes sont implantés. En 1968, ceux-ci obtiennent enfin le droit de vote, à égalité avec les Australiens blancs.

En 1972, les travaillistes remportent les élections et Beazley devient ministre de l'Éducation. Dès le premier jour, il note, au cours d'un moment de méditation : « Refuser à une population le droit à l'instruction élémentaire dans sa propre langue, c'est la traiter en population conquise. Nous avons traité les aborigènes comme s'ils étaient un peuple conquis. » Puis, cette ligne d'action : « Donner aux

aborigènes la possibilité de choisir leur langue d'enseignement primaire. Que l'anglais ne soit que deuxième langue. »

## Deux années décisives

Après en avoir parlé avec sa femme, il confie son idée, à 15 h, au nouveau premier ministre, Gough Whitlam. A 17 h, celui-ci annonce à la radio nationale que l'éducation bilingue pour les enfants aborigènes est inscrite au programme de son gouvernement. Jusqu'alors, dans certains Etats, les instituteurs essayant d'enseigner une langue aborigène — ou toute autre langue que l'anglais — risquaient des sanctions. Lorsque Beazley quitte son ministère au bout de deux ans, vingt-deux langues aborigènes sont utilisées comme langue d'enseignement dans les écoles primaires.

Pour Beazley, ce n'est qu'une étape sur la voie qu'il s'est tracée plus de vingt ans auparavant. Bouleversé par les rapports qu'il lit sur l'hygiène et la santé des populations aborigènes, il met en place, en collaboration avec les gouvernements d'Etat et certains de ses collègues un programme national de lutte contre la lèpre, le trachome, les maladies parasitaires, l'alcoolisme et la malnutrition. Il entreprend aussi un programme d'information des adultes.

Lorsqu'en 1975 il se voit décerner le titre de docteur *honoris causa* de l'Université nationale de Canberra, c'est principalement en raison de son action en faveur de l'éducation des aborigènes : « Depuis quelques années, peut-on lire dans l'éloge qui lui a été décerné alors, il est devenu populaire de rendre hommage à l'apport du peuple aborigène à la vie de la nation et de regretter les injustices dont il a été la victime. Mais cela n'a pas toujours été le cas au cours du dernier demi-siècle. Personne n'a fait davantage que Kim Beazley pour susciter ce changement d'attitude. »

Le texte souligne également l'œuvre accomplie durant son mandat ministériel dans le domaine de l'éducation : gratuité de l'enseignement supérieur ; multiplication par six du montant de l'aide fédérale à l'enseignement primaire et secondaire (1) ; mise en place d'un vaste système de bourses pour les enfants handicapés et isolés ; extension des bourses pour les enfants aborigènes. « Pourtant, lit-on encore, la contribution de M. Beazley ne relève pas tellement du domaine budgétaire. Bien davantage, il a guéri un ulcère qui rongait notre société depuis près de deux cents ans. Le sectarisme et l'amér-

tume qui commandaient l'allocation de subventions aux écoles ont été balayés par le système de subventions selon les vrais besoins introduit par M. Beazley. »

Bien que cette législation commande maintenant l'ensemble de la politique d'aide gouvernementale à l'enseignement, Beazley estime que le mérite ne lui en revient pas. Sa politique, précise-t-il, s'est élaborée au cours de ses instants de méditation, une pratique spirituelle dont il s'impose la discipline tous les matins.

Cette même pratique l'a aidé à trouver la « direction intérieure » dont il sentait le besoin vis-à-vis des préoccupations de sa femme et de ses enfants, qu'il ne voyait que brièvement durant le week-end. Le stress fait partie des risques de la vie politique et ce sont les familles des hom-

qu'elle doit consacrer les prochaines vingt-cinq années. Ils louent alors une deuxième maison, à Canberra, où ils peuvent recevoir leurs collègues et amis, et en particulier les aborigènes.

Chaque matin, ils prennent le temps d'échanger les pensées qui leur sont venues dans « cette première heure de la journée » durant laquelle ils ont cherché à saisir les volontés divines. Betty se rappelle avoir entendu son mari lui dire des idées qui sont devenues par la suite des idées directrices de sa politique, notamment celle-ci : « Les besoins de *chaque* enfant doivent être satisfaits ».

Dans le tohu-bohu continu qu'est la vie politique, on a tendance à croire que celui qui écoute ses scrupules se fait rouler à tous les coups. Beazley n'est pas de cet



L'école  
« Kormilda »  
« demain » en  
langue locale)  
dans  
le Territoire  
du nord,  
en Australie.  
Construit  
en 1967, c'est  
le premier  
internat pour  
aborigènes.

mes politiques qui sont les premières à en souffrir. Pour retourner auprès des siens et dans sa circonscription, Beazley devait parcourir près de 4 000 km, ce qui ne pouvait qu'ajouter à la tension.

« Les premières années furent très agitées, se souvient Betty Beazley. Je devais assumer l'entière responsabilité des enfants et si quelque chose avait mal marché, Kim était accueilli à la maison par une mégère en colère. » Puis elle se résolut à ne lui dire que les choses positives au moment de son retour et à attendre qu'il soit reposé pour lui parler des difficultés et chercher avec lui les solutions (2).

Lorsque son mari devient ministre, elle pense qu'après avoir consacré vingt-cinq ans de sa vie à ses enfants, c'est à son mari

avis et ses trente-deux années de vie parlementaire le prouvent bien. « Si vous obéissez aux commandements divins, dit-il, vous ne cherchez pas à détruire l'autre et votre itinéraire politique n'est pas parsemé de cadavres. Si vous êtes court-vois — et non brutal — dans vos rapports avec les autres, cela fait une énorme différence. »

Une différence dont on est conscient en présence de Beazley. Avant sa visite à Caux, un journaliste avait évoqué le « ton cinglant et provocateur de ses interven-

**fin page 11**

(2) Le fils de Kim Beazley, qui porte le même prénom que son père, est député d'Australie de l'Ouest depuis quatre ans et, depuis mars 1983 le plus jeune ministre du gouvernement travailliste de Robert Hawke.

# Pouvoir et spiritualité

par Gérard Gigand

La recherche du pouvoir est omniprésente dans les activités humaines ; elle est indispensable à la survie de l'homme. Le fonctionnement des sociétés humaines est fait de milliards de négociations journalières de pouvoir, dans lesquelles même une humble femme de ménage a un pouvoir bien réel à faire valoir.

## L'inévitabilité du pouvoir.

Honorer le pouvoir est hypocrite ou irréaliste. C'est refuser la vie terrestre. Le pouvoir est intrinsèque à notre condition de *créature*. L'homme transforme tout ce qu'il touche en affaire de pouvoir parce qu'il est créature. Son existence est fugitive. Le fait qu'elle soit bornée dans le temps crée l'obligation de se justifier devant Dieu et devant l'autre. C'est la racine profonde de la volonté de pouvoir à laquelle nul n'échappe dans l'ordre créé.

L'Être éternel sans début ni fin est libre de ce souci de justification puisqu'il est sans jamais finir. A cause de son éternité, la justification de Dieu n'a pas de sens. On peut Lui dire : « Je ne Te comprends pas » ou bien : « Je Te hais » mais pas : « Que fait-Tu là ? »

A l'homme on peut dire : « Que fais-tu là ? » et il se le dit à lui-même. C'est une question dramatique. Incidemment, elle crée la différence irrémédiable entre l'homme et l'animal qui ne peut se poser cette question et qui est donc privé de l'appréhension de l'avenir.

Pour ce qui est de l'expression : « Dieu est tout puissant », c'est là sans aucun doute une conception humaine. Dieu est « tout libre », devrions-nous dire. Notre sérénité métaphysique se justifie par la présence de cet Être à la liberté infinie et non pas au pouvoir infini. Et la liberté, c'est le corollaire de la grâce. Le pouvoir est aux hommes, la grâce est à Dieu dont la liberté est sans limite. La danseuse étoile est gracieuse parce que libre dans ses mouvements.

Si l'homme peut agir dans le bien et dans le mal, c'est que Dieu ne peut pas entrer dans ce jeu. On dit couramment de l'homme moderne qu'il veut devenir le maître tout puissant de

la terre et qu'il se prend pour Dieu. Erreur ! Ou alors nous parlons d'un Dieu fétiche, créé à l'image de l'homme, un Dieu qui aurait aussi besoin de se justifier, qui aurait perdu son éternité.

Par contre, vouloir devenir comme Dieu, c'est plutôt refuser d'assumer notre pouvoir d'homme.

La question, par conséquent, n'est pas de supprimer le phénomène de pouvoir – rêve insensé de quitter notre condition de créature pour devenir Dieu – mais de le gérer et de le négocier.

C'est ce refus ou cette méconnaissance de la nature profonde du phénomène de pouvoir qui sape la crédibilité des pacifistes qui veulent faire porter par quelques chefs la responsabilité d'un aspect de la Création dont ils seraient eux-mêmes exempts.

## La nécessité du spirituel

Le pouvoir attire et repousse : dans une baignoire, l'eau qui, en coulant, attire le canard en plastique de l'enfant, le rejette brutalement dès qu'il en est trop près.

L'image de la batterie de voiture est aussi claire : ses éléments se chargent constamment d'électricité et, ce faisant, s'oxydent jusqu'à ce que leur résistance électrique soit telle que non seulement ils ne donnent plus de courant, mais qu'ils ne soient plus rechargeables.

On constate ainsi que le pouvoir appelle immédiatement son contraire – *l'impuissance* – en ce sens qu'il étanchéifie l'homme aux ondes divines.

C'est pourquoi le sentiment grandissant de peur et d'impuissance de l'homme devant le monde qu'il crée, correspond bien à sa montée en puissance en cette fin de XX<sup>e</sup> siècle. Et son impuissance à mettre fin à la course aux armements, son angoisse existentielle grandissante vérifiée par les statistiques, les suicides, les queues devant la porte des cartomancières, radiesthésistes et gourous de toutes sortes, proviennent de son impression *d'enfermement* dans l'Ordre créé... Cet enfermement est dû au refus de laisser sa place à ce fragment de l'Infini-Eternel dont il est dépositaire et qui ménage une lucarne d'espoir vital dans sa prison passagère de l'espace et du temps.

PHOTOS : A.I.S./B. Le Lièvre : p. 6 ; A.I.S./M. Jensen : p. 7 ;  
Ch. Huckstep : p.4 ; E. Howard : p. 5 ; D. Mayor : p. 1 ;  
E. Seydoux : p. 14.



Le pouvoir est à la fois ce qui nous différencie de Dieu et ce qui nous accule au spirituel par le dilemme constant qu'il crée dans la société des hommes. Ce dilemme s'exprime par l'impossibilité devant laquelle se trouvent les hommes de pratiquer une forme idéale de gouvernement ou de justice. On parle de la politique comme d'un mal nécessaire.

L'expression « acculé au spirituel » est justifiée par le fait que lorsque l'homme donne un rôle exclusif au pouvoir pour organiser ses affaires, il atrophie ses circuits réceptifs au spirituel. Le moment vient alors, inéluctable, où il doit choisir soit de réactiver ses circuits soit de disparaître.

La croissance, l'apogée et la décadence des civilisations illustrent bien que la puissance s'autolimité et s'oblige à ce choix. Un extrême de puissance, but apparemment plausible et cohérent de toute civilisation, provoque sa décadence et sa chute. Car, au faite de sa puissance, l'organisation humaine a obscurci la « lucarne » et la question : « Que fais-tu là ? » le hante à nouveau jusqu'à provoquer un sentiment d'illégitimité peu à peu insupportable, puis fatal en ce que l'homme, ne percevant plus une *Confiance* venue d'ailleurs, ne croit plus en lui-même.

## Abandon volontaire de pouvoir

La seule réponse salvatrice à la question : « Que fais-tu là ? » est un abandon volontaire de pouvoir.

Même un empire athée est soumis à cette nécessité d'abandon de pouvoir sous peine de chute. Il s'agit d'une mystérieuse *loi spirituelle* dont l'effet, d'après les exemples de l'histoire, est indépendant de la croyance ou de la non-croyance en Dieu. A ce titre, nous sommes tous sur un pied d'égalité car aussi nombreux que soient supposés être les croyants en Occident, très peu d'entre eux acceptent une perte quelconque de pouvoir : pouvoir d'achat, pouvoir hiérarchique, pouvoir patronal, syndical, étatique, pouvoir économique. C'est dans ces domaines que le pacifisme « dérape ».

La puissance occidentale dominante, les Etats-Unis, inscrit sur son dollar : *In God we trust*. Plus le dollar sera puissant et plus cette inscription se dévaluera. On touche là le dilemme : l'invocation de Dieu sur le billet vert ou à la Maison blanche n'empêchera pas une impuissance grandissante fondamentalement liée au souci de l'Amérique d'augmenter sa formidable puissance, non seulement vis-à-vis de l'U.R.S.S., qui en fait autant, mais de la création.

La force du peuple polonais, par contre, est certainement liée à son impuissance. Dans ce pays, la réponse à la question « Que fais-tu là ? » rongé les autorités mais libère le peuple.

Les pionniers américains, eux aussi, se sentaient libres par rapport à cette question. La crise actuelle d'identité est liée au sentiment d'illégitimité évoqué plus haut. Le répit soulageant qu'accorde la relance économique ne peut être que temporaire, même s'il dure cinquante ans. Il correspond à une fuite en avant, expression qui ne signifie rien d'autre qu'une aggravation du déséquilibre pouvoir-spiritualité. Aujourd'hui, la terre entière en est au même point.

L'aptitude de l'homme au spirituel peut seule contrebalancer l'effet autodestructeur du pouvoir. La maturation spirituelle consiste à s'entraîner à ce processus d'abandon de pouvoir.

Tous les saints l'illustrent magistralement dans leur vie. Tous ont montré dans leur chair que l'intimité avec Dieu était proportionnelle au dénuement, au dépouillement, à l'échec terrestre, bref à la perte de pouvoir de la créature, que la mort physique absolutise.

Le non-pouvoir absolu de Jésus-Christ sur la croix est l'indice de son intimité totale et unique avec son Père. Il est signe de son éternité.

## L'entremise de l'obéissance

L'abandon de pouvoir s'opère par l'obéissance et là encore les saints ne s'y trompent pas. Saint François d'Assise non seulement abandonne la direction de son ordre, mais ne se permet même pas de choisir son propre directeur spirituel. Il demande au chef de son ordre de le faire à sa place, décision profondément spirituelle.

L'obéissance est spirituelle. Elle ne fait pas partie des vœux des religions par hasard et elle *rachète* nos sociétés en ce qu'elle contrebalance notre pouvoir, étouffoir efficace de l'espoir métaphysique vital de l'homme.

Qu'on me permette de relater à ce sujet une expérience personnelle. Des succès répétés avaient entretenu en moi une assurance autosuffisante... Un échec, ou plutôt l'impossibilité de satisfaire un souhait très cher, a porté un coup douloureux et brutal à cette montée en puissance.

La rencontre avec l'impuissance s'est faite heureusement avant l'apogée. L'acceptation de cette situation, qui a d'abord révolté l'homme de pouvoir que je suis, a transformé cette impuissance en abandon volontaire et fécond.

J'ai décidé d'obéir.

Le « manque » m'a arrêté net et a provoqué en moi la question : « Que fais-tu là ? » Par la lucarne est passée une lumière qui a éclairé violemment l'illégitimité de mes succès et de mon autosuffisance.

Elle a mis en relief le pseudo-spirituel d'une vie se proposant d'aider les autres par volonté d'influence, de pouvoir et de vérification rassurante de sa propre autorité.

Cette prise de conscience n'a pas entraîné la haine de moi-même, car la créature n'a pas à se haïr à cause de ce qui lui est intrinsèque. Elle m'a permis – tout en restant le même – de mettre fin à la duperie qui consiste à façonner, dans mon univers, la statue d'un Dieu de pouvoir qu'il semblerait alors légitime d'imiter.

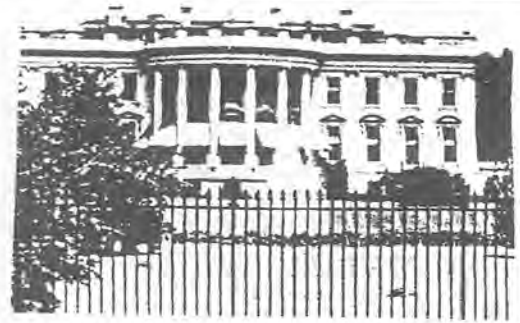
Pourtant, l'obéissance n'est féconde que lorsqu'elle est joyeuse. Un oui triste est un non. C'est la joie et non le oui qui prime.

C'est l'abandon dans le sens de confiance qui induit la joie de l'obéissance.

L'obéissance est un marche pied entre le pouvoir et le spirituel, entre la Création et l'Eternité. C'est une qualité rédemptrice qui ne nous libère pas du pouvoir, puisque nous restons créatures, mais qui nous permet de domestiquer l'énergie thermonucléaire du pouvoir au sens propre et figuré.

Quand André Malraux dit que le XXI<sup>e</sup> siècle sera spirituel ou ne sera pas, il s'agit bien de cela. L'individu et les Etats accepteront-ils de restituer une partie de leur pouvoir, non pas en cessant de produire des voitures ou d'inventer, mais en cherchant leurs domaines d'obéissance ?

## Leader ou partenaire, l'Amérique devant le choix



Dans l'avion qui m'emmène de New York à Washington, je suis assis à côté d'un professeur d'université de Virginie.

Il rentre du Japon où, avec un groupe de dirigeants d'entreprise, il a scruté les origines du « miracle économique japonais ». La traversée est longue. Nous nous mettons à converser un brin. Le ton change dès qu'il apprend le but de mon voyage aux Etats-Unis. « Le Réarmement moral ? Il y a trente ans, quand j'étais étudiant en Allemagne, quelqu'un m'a passé un livre : *L'Amérique a besoin d'une idéologie*. Je n'ai jamais oublié ce bouquin. »

Notre visite à Washington et à New York tombe dans une période de préoccupation « idéologique » intense. Nous venons de vivre à Bonn un mois d'octobre mouvementé avec une série dramatique de manifestations pacifistes où, au désir de paix, se mêlait souvent une bonne dose d'antiaméricanisme. Je m'étais donc préparé à répondre, dès mon arrivée, à toutes sortes de questions concernant la position de l'Europe en général et de l'Allemagne en particulier, vis-à-vis de l'alliance atlantique. Juste avant mon arrivée, le président Reagan avait été amené à faire preuve d'autorité comme jamais auparavant. Sur le plan intérieur, il avait dû remplacer son conseiller personnel le plus important : le président du Conseil national de sécurité. Sur le plan de la politique étrangère, il avait reçu, jour après jour, les nouvelles des massacres de Beyrouth, avec les noms des soldats américains tués et disparus, et le reportage télévisé de chacune des cérémonies funèbres. Enfin, il avait dû assumer la décision d'envoyer les fusiliers marins à Grenade.

### Expérience

Il se trouvait donc que l'Europe n'était pas — et de loin — la préoccupation essentielle des Américains au moment où je débarquais sur le sol des Etats-Unis.

Mais, dans ce pays, il ne faut jamais juger uniquement d'après la présentation des médias, ni d'après ce qui préoccupe les habitants d'une seule région. Je faisais partie d'un groupe composé d'Européens : Nordiques, Britanniques, Chypriotes, Allemands, Suisses et aussi d'Américains et

de Canadiens. Ce qui nous caractérisait, c'est l'expérience prolongée que nous avions tous acquise avec le travail du Réarmement moral, pour les uns en Amérique latine, pour les autres dans les pays de l'Est de l'Europe, ou encore au Moyen Orient ou en Afrique australe.

Ce qui nous unit dans ce voyage, Américains et Européens, c'est le désir de mieux comprendre deux mots presque intraduisibles : *leadership* et *partnership*.

### Equilibre

La difficulté de trouver un équilibre entre ces deux principes s'était révélée de manière brutale à l'occasion d'événements récents. Ainsi l'opinion américaine ne pouvait comprendre que tant d'Européens se soient dressés contre les Etats-Unis sur la question des euromissiles. D'autre part, un dirigeant allemand m'avait confié, juste avant mon départ de Bonn, que son gouvernement n'avait même pas été informé — encore moins consulté — avant l'expédition militaire à l'île de la Grenade.

Une première conclusion de nos conversations avec des membres du Congrès, du Sénat et d'autres responsables américains, était bien exprimée par un haut fonctionnaire : « Dans nos relations avec l'Europe, nous discutons trop de gazoducs, d'acier ou de produits alimentaires. Nous avons un système de valeurs commun, mais nous réagissons de façon différente, à l'intérieur de ce système, à des idées-force comme patrie, nation, démocratie, liberté, etc. Si nous trouvions plus d'unité sur ces questions de fond, nous aurions aussi moins de difficultés dans les domaines pratiques. »

Ce même diplomate venait de rentrer d'un voyage prolongé en Europe. Il avait été profondément frappé par le « pessimisme moral » qu'il y avait trouvé. Il souligna que les nouvelles relations créées entre la France et l'Allemagne dans l'après-guerre étaient « l'un des plus grands succès historiques » et qu'il restait encore beaucoup à faire en ce domaine en ce qui concernait les rapports entre l'Europe et les Etats-Unis.

C'est un autre diplomate de Washington qui a créé le terme de « diplomatie parallèle » pour désigner le type de diplo-

matie qui s'attaque aux causes des conflits plutôt qu'aux effets événementiels.

Au cours de nos rencontres j'ai été frappé par toutes les initiatives de cette « diplomatie parallèle » entreprises avec ou sans l'aide du Réarmement moral dans la capitale des Etats-Unis. Ce genre d'actions, souvent décisives, se fait sans publicité, mais elle concerne des pays aussi divers que le Costa Rica, le Salvador, la Namibie, le Zimbabwe, l'Egypte, le Liban et Israël.

Notre dialogue personnel avec l'Amérique se termina par une conférence nationale du Réarmement moral à Reston, près de Washington. Mme Evelyne Ruffin parlait au nom de beaucoup d'Américains quand elle reprit le thème du « *leadership* et *partnership* » en ces termes : « J'ai le sentiment que nous avons échoué dans le dialogue et la concertation avec nos amis et partenaires, et à cela, il faut trouver un remède. Le *partnership* est une composante indispensable du *leadership* dont nous avons besoin aujourd'hui, et la concertation avant la décision finale constitue une condition *sine qua non* à l'existence même du *partnership*... Il faut nous habituer à chercher ensemble, avec les autres nations, les meilleurs moyens de résoudre les nombreux problèmes auxquels nous avons à nous attaquer. »

### Initiatives

A cette humilité les Européens présents se doivent de trouver une réponse adéquate. Ceux-ci ont été également impressionnés par le sens de la continuité dans l'action et par la clarté de l'inspiration divine dans certaines des initiatives suscitées par le Réarmement moral dont ils ont entendu parler au cours de cette conférence.

En voici quelques exemples :

Noirs et blancs venant de Richmond, en Virginie (ville où le pouvoir politique est détenu par les noirs tandis que le pouvoir économique est entre les mains des blancs) ont participé ensemble, à Caux, à la session africaine de 1983.

Ils se sont ensuite rendus à Liverpool pour faire part de leurs expériences dans cette ville anglaise déchirée par les tensions raciales. Cherchant à resserrer les liens avec la nouvelle république africaine

du Zimbabwe, ils ont invité l'ambassadeur de ce pays à se rendre dans leur ville. Ils ont aussi assumé une responsabilité d'accueil tout spécialement envers les étudiants du Zimbabwe qui se trouvent en Virginie.

Dans un autre domaine, pour réagir contre la situation de l'éducation aux Etats-Unis, un groupe d'enseignants de diverses régions d'Amérique a préparé un cours intitulé « Remettre le monde en place ». Celui-ci a été accepté comme base pour la formation du caractère dans six lycées de Richmond.

Dans deux grandes cités du continent, un groupe semblable s'est constitué pour

proposer de nouveaux programmes destinés à la télévision câblée. Cette initiative vise à améliorer la qualité des programmes télévisés, alors que la majorité des gens se contentent d'en déplorer la médiocrité.

Ce travail de dialogue entre l'Europe et les Amériques, commencé à Caux au cours de deux sessions, suivies de trois programmes d'action à Washington avec participation européenne, demande un effort considérable mobilisant les cerveaux, les cœurs et les volontés des deux côtés de l'Atlantique, pour les années à venir.

Pierre Spoerri

## RETROUVER SOLJENITSYNE

### Un homme, un témoin, une passion

« Staline ne m'a pas eu », dit-il. Et ses yeux pétillent. « On a tué tant de gens en Russie. Je parle pour eux ». C'est Soljénitsyne, interviewé par Bernard Pivot. Le petit écran nous transmet la passion qui anime cet homme. Le but autour duquel toute sa vie se concentre, éliminant toute dispersion : raconter. Témoigner de ce qu'il a vu. Réfléchir aux causes profondes, aux raisons historiques qui ont amené « *La Roue rouge* » (titre de son nouveau livre sur la révolution russe). Ce faisant, il réfléchit sur la civilisation qui est la nôtre.

Nous croyons que le but de la vie, c'est d'accéder au progrès, au confort matériel, mais nous nous trompons. Le 19<sup>e</sup> siècle avait cherché à conquérir de meilleures conditions d'existence. La guerre de 1914 a suivi. Et, de cette blessure, le monde n'est pas guéri.

Ce que nous retenons de ce message et du fait même que lui, Soljénitsyne, soit là, vivant, pour nous le transmettre, en dépit de tant de circonstances adverses, surmontées au cours de ses 65 années de vie : famine, guerre, prison, camps, déportation, cancer, exil enfin ; ce que nous retenons, c'est une réponse.

Réponse à l'angoisse de tant de jeunes, désespérés par le sentiment d'impuissance qui les étreint devant les menaces de notre temps. Leur sort leur paraît dépendre de décideurs lointains, leurs vies hypothéquées d'avance. Rien de plus démoralisant. D'où le laisser-aller ou, réaction extrême, le terrorisme.

Soljénitsyne proclame, démontre par exemple la possibilité pour un être humain de ne pas se laisser entamer. Ni par le matraquage idéologique, ni par l'oppression, ni par la misère, ni par la maladie.

Le « comment » de cette performance ?

Tout homme a accès à la sagesse supérieure, chacun la possède en soi. « La constitution humaine est plus fine que ne le croit une pensée matérialiste. » L'intuition de la conscience est accessible à tout homme « qui ne se laisse pas gagner par l'agitation ».

- Le calme, le silence sont nécessaires à cette écoute, origine du choix entre la vérité et le mensonge.

- La fidélité à une vocation première

## BEAZLEY (suite de la page 7)

tions, qui lui avait valu une antipathie généralisée » de la part de ses collègues. Lorsqu'il s'est retiré, par contre, il était un des hommes les plus respectés de la majorité comme de l'opposition.

Mais la popularité n'était pas son but. Beazley était conscient de la gravité du choix à faire : « Si vous rejetez la primauté de la conscience, vous n'avez plus qu'à accepter celle du pouvoir. C'est votre motivation qui commande tout ce que vous faites. En vingt-huit années passées sur les bancs de l'opposition, j'en suis venu à la conviction que la vraie fonction de l'opposition consistait à penser mieux et plus loin que la majorité dans les domaines mêmes où elle remporte ses succès les plus brillants. C'est seulement ainsi que peuvent être élaborées des solutions de rechange favorisant le progrès social. »

dans la durée. Ainsi, c'est à 18 ans que Soljénitsyne écrit la première ébauche de son œuvre historique. Tout au long de sa vie difficile, il continue à y penser. Dès que les circonstances le lui permettent, il s'attelle à la tâche et ne se laisse dévier par rien. Il organise sa vie en conséquence. Il s'est rendu maître de sa destinée.

Bernard Pivot l'interroge : « Dieu n'est-il pas avec les plus gros bataillons ? » Soljénitsyne s'étonne. « D'où vous vient cette idée ? Rien, dans ma vie personnelle ni dans ma réflexion sur l'histoire, ne m'amène à penser cela. Toute mon existence prouve le contraire. »

« Le syndicat *Solidarnosc* a perdu en Pologne ? - Non, *Solidarnosc* a déjà gagné. La victoire spirituelle a été remportée. De là viendra, en son temps, la victoire matérielle... Les peuples sous régime communiste ont commencé leur remontée intérieure. »

C'est une vision optimiste, en fin de compte. « Les épreuves du XX<sup>e</sup> siècle nous conduisent vers la découverte de nouvelles valeurs spirituelles, pour une remise en question des valeurs matérielles où nous sommes égarés. »

L'émission se termine sur une note d'espoir : la certitude intérieure d'une évolution favorable, contre toutes les évidences politico-géographiques de l'heure. Nous pensons à de Gaulle en 1940, espérant contre toute espérance.

Mila Lobstein

« Quelle perte c'eût été pour le pays si Beazley s'était contenté de la quête du pouvoir durant toutes ces années dans l'opposition, devait dire de lui un haut fonctionnaire. Car c'est tout autant dans l'opposition que dans le gouvernement qu'il est parvenu à être un élément de progrès et de guérison. L'importance de vastes problèmes comme le sort des aborigènes et l'avenir de la Papouasie-Nouvelle Guinée au moment de son indépendance a été mise en valeur par l'opposition et non par la majorité. »

Ce qui fait dire à Beazley lui-même : « Le bon sens de l'Esprit va au-delà des notions humaines de justice. Si Dieu est le premier servi dans la vie d'un homme, la compassion s'installe dans son cœur et, avec elle, le remède à la haine. C'est comme cela qu'il faut écrire l'histoire. C'est là que réside la vraie intelligence politique. »

Michael Brown

(traduit du magazine de langue anglaise *Moral Re-Armament, vital for the future*)

# LE RÉARMEMENT MORAL SUR LE TERRAIN

## Strasbourg

Pendant la session de novembre du parlement européen, un groupe international d'une vingtaine de personnes, notamment quelques animateurs de la session européenne organisée en juillet dernier au centre de Caux, s'est rassemblé à Strasbourg. Ils venaient assister aux débats de l'assemblée et s'entretenir avec les députés de questions d'actualité: l'avenir de l'Europe et celui de la Communauté, élargissement à l'Espagne et au Portugal, euro-missiles, négociations pour le renouvellement de la Convention de Lomé. Sur ce dernier point, le député danois Due Fich s'est demandé si cette convention qui associe soixante-trois pays d'Afrique, des Caraïbes et du Pacifique aux dix membres de la Communauté ne devrait pas s'ouvrir à d'autres pays européens.

Les députés Giovanni Ber-sani (Italie) et Pierre Des-champs (Belgique) ainsi que quelques amis strasbourgeois se sont joints à l'équipe internationale du Réarmement moral lors d'une réception dans le salon historique de la mairie où se déroula, en 1948, la première réunion des ministres des Affaires étrangères européens, prélude à la création du Conseil de l'Europe.

## Australie

Combien y a-t-il d'hommes politiques honnêtes au parlement de nos jours? La vie privée de quelqu'un est-elle son affaire personnelle ou a-t-elle un lien avec ses activités publiques? Telles sont les deux questions qui ont été posées à une assemblée de journalistes et d'hommes politiques australiens au parlement de Canberra lors de deux lectures d'une pièce de théâtre s'inspirant de la vie de Keir Hardie, fondateur du parti travailliste britannique.

Cet événement revient à l'initiative de huit sénateurs et députés des partis libéral et travailliste. Malgré leur programme fort chargé, une quinzaine de parlementaires

se sont libérés, à l'heure du repas, pour suivre la lecture de la pièce.

Les membres de la troupe ont par ailleurs eu l'occasion de s'entretenir avec une trentaine de sénateurs et députés, de présenter leur pièce au club travailliste de Canberra et dans le bassin minier de la vallée Hunter, dans l'Etat de Victoria.

\*\*\*

Princesse de sa tribu, devenue domestique dans une famille blanche, l'aborigène Margaret Tucker a relaté sa destinée peu commune dans une autobiographie, *If Everyone cared* (« Si chacun aimait ») publiée par le Réarmement moral et qui vient d'être rééditée. « C'est l'histoire d'une femme qui a refusé la haine », avait écrit le *Canberra Times* au moment de la parution du livre.

La moitié des 3 000 exemplaires de la nouvelle édition ont été achetés dès avant leur sortie de presse par le Département fédéral des Affaires aborigènes, en liaison avec le lancement d'un film documentaire où figure Margaret Tucker. « C'est l'un des plus importants jamais tourné sur les aborigènes », selon le quotidien *The Australian*.

## Liverpool

Liverpool, connue pour les manifestations violentes qui l'ont agitée est sans conteste une ville de contrastes, marquée par les tensions raciales et les difficultés économiques et politiques.

A l'invitation de certains de ses citoyens qui veulent s'attaquer aux racines de ces problèmes, un ménage du Réarmement moral, Gerald et Judith Henderson, s'est établi à Liverpool. Il a noué des relations avec les éléments les plus divers et les plus dynamiques de la ville. Par la confiance qu'il a su inspirer et l'atmosphère qu'il a créée dans son foyer, il permet aux extrêmes de se rencontrer.

Il a récemment eu la visite d'Irène Laure, ancien député

français des Bouches-du-Rhône. Cette femme, qui a œuvré pour la réconciliation franco-allemande, se passionne aujourd'hui pour consolider les bases d'une Europe unie. Elle a été reçue à la mairie par le président de la ville. Elle a participé à une rencontre sur le tiers monde organisée par des jeunes communistes et à une soirée donnée par des membres du Rotary. Elle a été accueillie dans plusieurs foyers, dont celui d'une famille africaine établie à Liverpool. Enfin elle a été interviewée par la radio locale *Merseyside*.

## Brésil

La « Croix du Mérite », une croix de Saint Jean aux couleurs nationales brésiliennes, a été décernée au Réarmement moral pour les services rendus en matière d'éducation civique et morale et a été remise à Elza de Araujo, une des responsables du Réarmement moral au Brésil, par le ministre de l'Education en présence de 400 éducateurs venus des quatre coins du pays.

## Inde

Le centre international du Réarmement moral à Panchgani, en Inde, a célébré son quinzième anniversaire en octobre dernier. A cette occasion, une brochure illustrée rappelant l'histoire et les activités du centre a été publiée. L'ouverture d'une conférence

visant à établir des liens de compréhension mutuelle entre représentants du Nord-est indien et du reste du pays coïncidait avec son anniversaire. Parmi les 150 participants venus de diverses régions de l'Inde, il faut noter la présence d'Achyat Patwardhan, personnalité indienne connue pour le rôle qu'il a tenu dans la lutte pour l'accession à l'indépendance et pour la portée de sa pensée politique.

## « Clashpoint »

La troupe de « Clashpoint », pièce de théâtre qui aborde les problèmes de tensions raciales et sociales caractéristiques des grandes cités occidentales, poursuit sa tournée en Grande-Bretagne. Après Newbury, Newcastle-upon-Tyne, elle a donné deux représentations publiques pour 700 personnes à Sheffield. Douze groupes d'élèves ont également pu voir le spectacle. A son arrivée, la troupe était invitée à une réception à laquelle étaient présents les présidents de la Chambre de commerce, du Conseil pour l'égalité raciale et du tribunal, des responsables de la police et des chefs de communautés ethniques.

Certains des membres de la troupe ont rendu visite au centre de police régional et à un centre de jeunes Pakistanais où ils ont eu des échanges avec les personnes directement aux prises avec les conflits raciaux.

La tournée s'est poursuivie à Nottingham et Liverpool.



Des personnalités de Sheffield s'entretiennent avec des membres de la troupe de « Clashpoint ».

## « Je briserai les verrous de fer »

Philippe Lobstein rend compte du livre du Danois  
Hans-Kristian Neerskov

Cette prophétie d'Esaië, vieille de presque trois mille ans, inspire aujourd'hui une action au service des chrétiens de l'Est.

A trente ans, marié, père de famille, pourvu d'un emploi rémunérateur dans le commerce, Hans-Kristian Neerskov quitte son métier pour se rendre disponible à l'Esprit. Au cours d'un voyage il découvre l'immense besoin des pays de l'Est en secours spirituels et matériels. Commence alors une aventure, où les interventions divines sont aussi nombreuses qu'inattendues.

C'est ainsi qu'il se trouve un soir, avec un ami, en Bulgarie, dans une ville inconnue, à la recherche d'un pasteur clandestin à qui ils doivent apporter des bibles et des vêtements. L'avion a eu du retard. La nuit est tombée et les noms de rues sont indéchiffrables. Leur plan ne leur sert de rien. Soudain ils entendent une douce voix féminine qui, en allemand, leur propose son aide. Méfiants d'abord, puis frappés par l'innocence du regard qui les fixe, ils donnent l'adresse qu'ils ont en tête. Leur stupéfaction grandit quand ils s'entendent répondre. « Je priais chez moi quand le Seigneur m'a dit de venir à ce coin de rue. Nous allons au même endroit. Suivez-moi de loin ». Ils apprendront ensuite que leur adresse n'était plus valable et que, sans cette rencontre providentielle, ils seraient tombés dans une souricière.

Là où ils arrivent, ils sont attendus, alors qu'ils n'avaient prévu personne de leur arrivée. Une fillette et sa mère en avaient été averties en songe...

Cette histoire, parmi des dizaines d'autres, montre les relations que les croyants de l'Est, surveillés, pourchassés et persécutés, ont avec leur Seigneur.

Le secret de cette foi, qui se propage mystérieusement, malgré toutes les polices, c'est le contact vivant avec Dieu, l'écoute, la motivation par l'amour et l'obéissance, pas à pas.

### Mission impossible

A quarante ans, épuisé par des campagnes missionnaires ininterrompues, déprimé par les nouvelles des arrestations, par le reniement d'une amie à la suite de traitements psychiatriques, Hans-Kristian est victime d'une attaque de paralysie. Les

médecins sont catégoriques. Jamais il ne retrouvera l'usage de son côté droit.

Déclaré totalement invalide, il rentre chez lui et peut consacrer beaucoup de temps à la prière.

Un matin, il a le sentiment qu'un danger menace Sonia, leur guide inspirée dans la ville bulgare. Peu après, il reçoit une confirmation téléphonique : la jeune fille, son frère et sa belle-sœur sont menacés d'arrestation en tant que chrétiens. Leurs trois enfants leur seront enlevés pour être placés dans des établissements de rééducation athée.

Après trois heures de prière, pendant lesquelles il lutte contre sa peur, Hans comprend que cet appel au secours lui est adressé personnellement et que c'est à lui, en dépit de son handicap, d'aller chercher les personnes menacées et de leur faire passer la frontière.

### Assurance

Il part en avion, loue sur place une voiture, embarque les fugitifs, mais ce trompe de route, tombe dans un orage et, tout à coup, se trouve immobilisé par un torrent de boue et encerclé par des soldats qui pointent leurs armes sur lui. Un officier lui enfonce le canon de son revolver dans le dos. Alors qu'il croit sa dernière heure venue, il est comme secoué par une décharge électrique et une explosion de vie... Il marche normalement. Au poste militaire où il est conduit, le commandant, contre toute attente, lui indique un chemin carrossable et lui prête même des hommes pour desembourber la voiture...

Mais comment franchir, avec six personnes sans passeport, une frontière partout bien gardée ? Humainement, c'est impossible.

Pendant que les passagers se reposent, Hans, complètement désespéré, prie... Il reçoit alors, avec une assurance et une confiance absolues, l'idée qu'il doit passer la frontière austro-hongroise à une heure précise, dans un lieu précis. C'est une route large, bien éclairée, parfaitement surveillée, mais ils n'ont rien à craindre.

A l'heure dite, ils passent. Les douaniers, qui ne s'aperçoivent de rien, leur souhaitent bon voyage.

« Nous nous sentions, dit la jeune fille, comme les enfants d'Israël quand les eaux de Jourdain se sont écartées devant eux, et qu'ils sont entrés dans le pays de la promesse ».

### L'Est et l'Ouest

« A l'Est, dit l'auteur, les communistes prêchent le matérialisme, mais à l'Ouest les chrétiens le vivent. En Occident, on pêche le Christ, mais là-bas, les croyants le vivent ».

« Il m'arrive, écrit-il encore, de m'émerveiller du génie de Satan, à l'Est comme à l'Ouest ». D'un côté, il essaie de détruire le christianisme par l'oppression, de l'autre par une liberté vide qui conduit à l'esclavage des passions.

« Mais je m'émerveille encore plus de la stratégie de Dieu, qui fortifie la foi véritable et se sert de l'ennemi pour juger l'hypocrisie des pseudo-chrétiens ».

La situation faite aux croyants de l'Est est tragique. Pas de liberté religieuse, bien qu'elle soit inscrite dans les constitutions, pas d'enseignements religieux. La plupart des églises sont fermées. Celles qui sont ouvertes au culte sont administrées par des comités athées, compromises avec les régimes totalitaires.

Malgré cela ou à cause de cela, les pays de l'Est ayant donné en ce siècle plus de martyrs que toute la chrétienté durant son histoire antérieure, une nouvelle génération de croyants, venue de l'athéisme, se réveille, et gagne toutes les couches de la société. Les autorités politiques s'inquiètent de la montée du sentiment religieux, surtout chez les jeunes ; elles accentuent la répression, ouverte ou feutrée, mais demeurent impuissantes devant l'essentiel.

L'essentiel a été exprimé par le père Gleb Yakounine, animateur du mouvement pour les droits des croyants en URSS, au cours de son procès en août 1980, qui a abouti à une condamnation de cinq ans de camp suivis de cinq ans de relégation. Il est actuellement privé de toute correspondance et de visite de sa famille, elle-même sans ressource.

« J'accueille la sentence avec gratitude envers Dieu, pour avoir le bonheur de me tenir aux sources de la renaissance religieuse de la Russie. »

Ainsi se prépare, en profondeur, la rencontre de l'orient et de l'occident chrétiens.

Aujourd'hui, avec une équipe, Hans-Kristian Neerskov poursuit une activité intense en faveur de cette partie du monde si malmenée et si mal connue.

Philippe Lobstein

*Je briserai les verrous de fer* ; Hans-Kristian Neerskov. Ed. de l'eau vive, Genève.

## Tante Germaine

Frappez à sa porte, une voix joyeuse et accueillante vous répondra : « Entrez, entrez ! ». Élégante, encore alerte, Mlle Lamoureux vit seule dans cette petite chambre d'une résidence pour personnes âgées. Aux murs, des dizaines de photos, surtout des enfants, et combien ! « Voici *ma* grande famille », dit-elle avec fierté, quand elle saisit votre regard inquisiteur. Pour tous ces enfants elle a été et reste Bonne Maman, et pour les autres c'est Tante Germaine.

Germaine Lamoureux n'a pas vingt ans quand éclate la guerre de 14. A cette époque, son père se ruine en prenant à sa charge le personnel qu'il emploie. Sans aucune préparation, Germaine part travailler dans un dispensaire de la Croix-Rouge.

### « C'est vous qui conduisez »

« En 1922, mon père a vendu notre propriété près de Tours pour s'installer à Paris. J'ai terminé mes études d'infirmière, d'assistante sociale et d'intendante. Je suis devenue infirmière polyvalente ». Ses parents décédés, elle part dans le nord, près de Saint-Quentin, dans une cité « cheminote » très difficile, où elle dirige les services de santé. « La guerre de 1939 m'a prise là-bas. J'ai cherché à mettre à l'abri les enfants que j'avais « en élevage ». Avec eux, j'ai fait l'exode. Pour cela, le médecin-chef m'a donné un camion que je n'avais jamais conduit. J'ai dit : « Mon Dieu, c'est Vous qui conduisez ». Et nous sommes partis sans savoir où nous allions. (La cité fut détruite). Le long de la route, nous recueillions des enfants qui avaient perdu leurs parents, on nous en confiait ». Elle avait avec elle un chien, cadeau d'un médecin, qui avait la particularité de reconnaître les avions. Il restait parfaitement calme s'il s'agissait d'un appareil anglais, mais il s'excitait, encourageant Germaine à mettre tout le monde à l'abri, si l'avion était ennemi... ou américain !

« Nous sommes arrivés à Saint-Michel-Chef-Chef, en Loire-Atlantique, en même temps que l'armée d'occupation allemande. Nous n'avions rien, ni maison, ni médecin. On m'a alors convoquée à la Kommandantur. J'ai donc briqué mon uniforme d'infirmière de la Croix-Rouge et je suis allée expliquer ma situation ». En fait elle pose ses conditions : pas de fusillés dans la ville. Ce qui force le respect du commandant allemand. « Il m'a aidée à nourrir mes enfants. Tous les jours il nous envoyait des seaux de pruneaux et de saucisses ».



Germaine Lamoureux devant les photos de tous ceux qui peuplent sa vie.

Un jour ce commandant la convoque. L'air furieux, il la regarde droit dans les yeux. « On me dit que vous avez deux enfants juifs. – C'est vrai, lui répondis-je. – Très bien, dit-il, je fais comme si je ne savais rien ». Le jour même, je pars malgré tout pour l'ouest de Nantes, avec un grand panier à linge dans lequel j'avais caché ces deux petits. Ils passeront la fin de la guerre dans une ferme amie ».

### Germaine est partout

En 1943, l'usine des Batignolles, à Nantes, fait appel à elle pour mettre à l'abri les enfants des ouvriers. A 30 km de la ville, un propriétaire de Clisson offre sa maison de trente-sept pièces, la Garenne-Lemot. « La préfecture me donne son accord pour six mois... J'y suis restée 27 ans ! Ces enfants n'avaient personne, il fallait bien les aider. J'ai tout donné pour eux et je les ai aimés comme si je les avais mis au monde. Cela a été ma vocation ». Ses yeux pétillent. On comprend alors le bonheur avec lequel elle revit ces moments chargés de tendresse infinie, de gaieté et de simplicité auprès de ses tout petits. Quelles responsabilités ! Mais là encore la foi inébranlable de cette femme l'aura aidée à vaincre ses peurs et à se dépasser. Elle vit au jour le jour, confiante que Dieu est là pour répondre à tous leurs besoins, même financiers. La guerre finie, La Garenne héberge des enfants réfugiés, des cas sociaux et des orphelins. Germaine Lamoureux est partout : courses, cuisine, couture. Pendant sept ans, le propriétaire de cette demeure l'a aidée et conseillée. « Après la guerre, des parents me confiaient leurs enfants mais ne versaient pas la somme convenue. Il fallait payer le loyer et les salaires des employés. J'y ai

laissé 30 000 F et tous mes salaires. Mais je n'ai pas eu de dettes. La Caisse d'épargne m'a aidée comme elle pouvait ».

Dans les années 60, le journal *Ouest-France* publiera des articles sur cette maison et fera appel à des dons.

### Le déclic

« Après avoir passé 27 ans à La Garenne, élevé plus de mille enfants, je me suis trouvée, du jour au lendemain, seule dans une chambre, en maison de retraite ». Silence. Son visage en dit long sur le choc qu'elle a ressenti alors. Mais son regard s'éclaire à nouveau. « Une femme m'a sauvé la vie. Un soir, je me souviens, il pleuvait des cordes. Elle m'a invitée à dîner et m'a demandé si je pouvais m'occuper de son foyer pendant qu'elle partait en mission dans le cadre du Réarmement moral. J'y suis restée quatre mois ». C'est le déclic ! Dès lors, son programme de retraite lui paraît évident. Disponible, elle ira de foyer en foyer, soigner, garder des enfants, tenir compagnie à des amis. Elle découvre peu à peu le Réarmement moral. Cette catholique fervente englobe, dans sa vie de tous les jours, ce nouveau combat pour un monde meilleur. Pour elle, c'est un tout : « l'essentiel est de laisser Dieu nous guider pas à pas ».

Dès le début de son séjour à la maison de retraite, Germaine Lamoureux cherche à créer un climat d'entraide et d'amitié parmi les pensionnaires isolées dans leurs chambre. Les films du Réarmement moral, les problèmes brûlants du monde ou le passage de visiteurs étrangers servent d'occasions à des rencontres. « Aujourd'hui, après quatre ans d'efforts, nous avons constitué un groupe de prière. Dix personnes se relaient, chaque vendredi,

# TROIS QUESTIONS AUX LECTEURS DE CHANGER

## EST-CE QUE CHANGER VOUS CHANGE ?

*L'objectif de notre revue, c'est de se faire à la fois le reflet et le véhicule du changement. Des hommes, de la société. Recevez-vous par nos articles les éclaircissements et les impulsions qui permettent les changements nécessaires ? Changer vous aide-t-il dans votre vie de famille, au travail, dans votre vie de citoyen ?*

## FAUT-IL CHANGER CHANGER ?

*Une question que vous devez tous vous poser sans cesse. La rédaction aussi, bien sûr. Faut-il renvoyer Méridien et engager un autre éditorialiste ? Les articles doivent-ils être plus fouillés ou plus courts ? Y a-t-il de nouvelles rubriques à créer ? Donnez-nous ici vos idées les plus folles et les plus sages. L'équipe de rédaction les examinera avec bienveillance... en tenant compte des contraintes inhérentes à la fabrication et à la gestion d'un mensuel en 1984 !*

## FAITES-VOUS TOUT POUR CHANGER ?

*A vous de décider s'il y a deux sens à cette question. Mais n'oubliez pas de vous interroger : diffusion, lettres à la rédaction, suggestions sur le contenu et la présentation, nouvelles de l'action à laquelle vous participez, etc. Il y a tant à faire pour Changer...*

pour prier pour les résidents, mais aussi pour le monde : Bangladesh, Salvador, etc. Nous faisons des collectes de vêtements pour la Pologne ». Encore solide sur ses jambes, elle fait la tournée de ses voisines deux fois par jour, à neuf heures et à cinq heures, comme une infirmière. Elle reçoit tous les jours. Aussi son trimestre de retraite disparaît-il en deux mois. « A table, les échanges sont plus faciles. Je trouve toujours plus malheureux que moi. Il y a beaucoup de femmes ici qui sont seules, et elles ont pourtant des enfants et des petits-enfants. Ma plénitude est dans les autres ».

### Bonheur

« Voyez-vous, la grande souffrance de la vieillesse est de ne pas se sentir utile. Je travaille pour changer cela. De 65 à 75 ans, on peut encore protéger, garder des enfants. Après, on a besoin d'être protégé. Il faut autre chose qu'être matériellement pourvu ; on a besoin d'attention ».

Germaine Lamoureux bénéficie d'une bonne santé. Elle ne cache pas sa reconnaissance. Son cœur bat au rythme de ceux qui la côtoient, au rythme du monde. Grande est sa sagesse, toujours vif son humour. Un feu intérieur préserve toute sa jeunesse. « J'ai une foi solide », ne se lasse-t-elle pas de répéter. Son souhait le plus cher : « Rendre une âme au monde, aux petits et aux grands. On n'apprend pas assez aux autres ce qui nous a donné le bonheur ».

Propos recueillis  
par Marie-Françoise Lepeltier  
et Evelyne Seydoux.



SI LA PLACE VOUS MANQUE,  
veuillez rajouter un feuillet supplé-  
mentaire... et penser à nous ren-  
voyer cette page dûment détachée  
et remplie au recto et au verso.

PROMOTION AU VERSO

# PROMOTION 1984

M. / Mme / Mlle

Nom : ..... Prénom : ..... 1

N° ..... Rue .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pays : .....

M. / Mme / Mlle

Nom : ..... Prénom : ..... 2

N° ..... Rue .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pays : .....

M. / Mme / Mlle

Nom : ..... Prénom : ..... 3

N° ..... Rue .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pays : .....

M. / Mme / Mlle

Nom : ..... Prénom : ..... 4

N° ..... Rue .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pays : .....

M. / Mme / Mlle

Nom : ..... Prénom : ..... 5

N° ..... Rue .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pays : .....

Liste envoyée par :

M. / Mme / Mlle

Nom : ..... Prénom : .....

N° ..... Rue .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Pays : .....

Comme chaque année, notre mensuel lance une campagne d'abonnements à laquelle chacun de vous est invité à participer. En vous permettant de communiquer à vos amis et connaissances ce que vous trouvez et appréciez vous-même dans **CHANGER**, cette campagne aide à atteindre un nombre croissant de lecteurs et à répandre des idées et un état d'esprit dont le monde a besoin. De plus, c'est ce type de promotion, personnalisé par les lecteurs eux-mêmes, qui s'avère le plus efficace.

**VOUS TROUVEREZ** ci-contre une liste à découper et à remplir.

**VEUILLEZ** y inscrire les noms et adresses de ceux à qui vous aimeriez que soient envoyés les numéros de mars et d'avril 1984 de **CHANGER**. (Ils recevront ensuite une lettre leur proposant, de votre part, de souscrire un abonnement).

**N'oubliez pas** de porter votre propre nom dans la case prévue à cet effet.

**ENVOYEZ** votre liste, une fois remplie, à l'une des trois adresses indiquées ci-dessous, au plus tard le 31 janvier 1984. **N'hésitez pas** à répondre nombreux à cet appel.

**NOUS COMPTONS SUR VOUS** et vous remercions d'avance.

A **DECOUPER** et à envoyer avant le 31 janvier 1984 à l'une des adresses ci-dessous. Les listes reçues après cette date ne seront pas prises en compte.  
Suisse : « Changer », 1824 Caux  
Canada : « Changer »,  
387 ch. de la Côte Ste Catherine,  
Montréal,  
Québec H2V 2B5  
France et autres pays : « Changer »,  
68 boulevard Flandrin, 75116 Paris.

**VOIR QUESTIONNAIRE AU VERSO**

